

L'âge bête

par Ivan Maffezzini

Il suffit de prendre un mot au hasard et de le suivre le long de ses méandres pour se retrouver dans des pays totalement inconnus où l'on pourrait passer toute une vie sans s'ennuyer, si la curiosité était plus qu'un simple chatouillement. Certains mots quittent parfois leur lit, s'enfoncent et refont surface quelques centaines de kilomètres plus loin avec un tout autre aspect. Méconnaissables. « Animal » est de ceux-là. Du moment que vous embarquez, vous ne pouvez que le suivre et, fasciné par la variété des paysages qu'il borde, vous étonner de la noblesse des lieux. Et de votre immense ignorance. Si, de surcroît, vous êtes très mal outillé, comme l'est l'équipe de *Conjonctures*, vous risquez de perdre votre sens de l'orientation dans le marais de la conscience, de chavirer dans les chutes des anecdotes, de très mal contrôler votre canot dans les rapides de la culture, de vous faire ensorceler par les sirènes de l'anthropocentrisme ou de vous faire mordre par les crocodiles de la différence.

Parfois, ça vaut la peine de se perdre, surtout quand on n'est pas seul. Nous nous sommes donc laissés aller sans prétention, sans contraintes¹, sans savoirs spécialisés, parmi les animaux : sans autre moteur que la sympathie pour ces animaux que nous sommes et pour ces autres que nous fûmes.

* * *

¹ Comme seule contrainte, nous nous sommes imposé de ne pas suivre les rivières des fables et les canaux des contes pour enfants. Une contrainte énorme, c'est vrai, mais nous ne sommes pas assez courageux pour aborder ogres et ninjas et pas assez cultivés pour fréquenter *Mickey Mouse* ou le *Vilain petit canard* sans risquer de nous noyer dans les banalités.

La ville

Milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions (notamment d'habitations), et dont les habitants travaillent pour la plupart à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration. (Le Robert). Ce n'est pas sans raisons que *Le Robert* emploie une synecdoque : même si la ville est remplie de rats, de mouches, d'acariens, de fourmis, de chiens, de chats... ce ne sont pas de « vrais » habitants. La ville, surtout la ville moderne, est bâtie par les humains et par les machines pour les humains et pour les machines, et ça se voit : dans ses lignes trop droites, dans ses voies trop lisses, dans sa géométrie parfaite et simple et dans son ordre.

Le nomade et le paysan qui méprisaient² ou craignaient la ville avaient leurs raisons, qui n'étaient pas seulement les raisons des laissés-pour-compte. Le paysan — je laisse le nomade car je ne connais que le nomadisme facile des idées — luttait parmi les animaux (humains et non humains) contre une nature et des « patrons » sans merci. La nature était pour lui un ennemi imprévisible, colérique et hargneux auquel il fallait arracher la moindre brindille de vie ; les patrons pouvaient changer de noms (comtes, évêques, fonctionnaires, bourgeois...) mais ils ne changeaient pas leur mainmise sur lui et ses animaux. Les romanciers du siècle de l'apogée de la paysannerie, qui n'avaient cessé de répéter que les paysans étaient bêtes comme des animaux, avaient raison. Parfaitement raison. Géométriquement raison, comme leur ville. Sim-

² J'emploie le passé car je fais référence aux seuls paysans occidentaux qui ont, pratiquement tous, achevé leur conversion en citadins.

plement raison, comme la raison qui arraisonne. Mais le paysan n'avait pas tort, lui qui était plus proche de sa vache ou de sa chèvre qu'il ne l'était du citadin.

Si les vaches avaient un nom, si elles avaient un rapport personnel au paysan, ce n'était pas parce qu'elles étaient aimées d'amour bestial mais parce qu'ensemble, vaches, hommes et femmes tiraient le diable par la queue. Vivaient. Le paysan n'avait pas besoin de lire *L'origine des espèces* pour savoir que lui et son cheval, ses vaches, ses chèvres et son âne étaient les produits d'une seule marâtre ; ils n'avaient pas attendu Köhler et ses expériences avec les singes pour savoir que les animaux sont intelligents — combien de fois la Brune avait-elle attendu que Bernard fit sa sieste pour s'éloigner en catimini et brouter l'herbe réservée pour la semaine prochaine ? Combien de fois Delphine, bien des jours après avoir été fouettée, lui avait-elle donné des *coups en vache* quand il la trayait ? Quelle différence y avait-il entre la tristesse du cochon suite au départ de sa vache préférée et celle de sa fille suite au départ du fils de la Cécile (la veuve planteuse si habile avec les pis !) ? Ils n'avaient pas besoin de lire les livres de Frans de Waal pour savoir qu'il existe une culture animale : différente de celle des hommes (surtout de celle des livres !) il est vrai, mais pas plus rivée aux instincts que la nôtre pour autant. Avaient-ils besoin de lire les livres de Singer pour savoir que les animaux souffrent ? Question crétine. Même si, de savoir qu'ils souffraient ne les empêchait pas de les faire souffrir, non par sadisme mais par simple volonté de vie.

Dès que les paysans disparaissent, les animaux ont besoin d'être réinventés. Même les animaux sauvages.

Ils en savaient des choses sur les animaux, les paysans. Mais ils ont disparu et avec eux un rapport animal aux

animaux. Nous voilà donc dans l'obligation d'inventer un rapport humain aux animaux, si on ne veut pas rester les seules bêtes sur terre. Un rapport géométrique, lisse, propre, ordonné : comme nos villes. Un rapport plus abstrait, puisqu'on ne vit plus ensemble, puisqu'on ne partage plus le même milieu mais qu'on force les quelques animaux capables de nous suivre en ville à vivre dans le nôtre. On est obligé de les regarder d'une autre manière, à la manière des citadins et des hommes de sciences : de ceux qui, à coups de livres et de théories, veulent reconquérir un savoir perdu qui laisse des traces toujours plus débiles dans le langage. Inutile de pleurer sur les animaux perdus, il faut les réinventer. Mais la transition est confuse : il suffit qu'on nous dise que les bonobos baisent dans la position du missionnaire pour nous sentir proches des singes ; que les chiens refusent de continuer à rechercher des morts sous les décombres quand ceux-ci sont trop nombreux, pour nous étonner de leur sensibilité et de leur faiblesse. Ne vivant plus ensemble, nous n'avons plus qu'étonnement³ et anecdotes.

³ Il est indéniable que même si chacun a son domaine d'étonnement particulier, nos origines et notre culture favorisent certains formes plutôt que d'autres. Mon domaine à moi — citadin avec une tête encore fort paysanne — exclut pratiquement tous les comportements des mammifères et des oiseaux, par contre certains comportements des arthropodes me laissent complètement pantois. Comme cette cigale (*Magicicada septemdecim*) qui vit dix-sept ans à l'état de larve et un mois seulement comme imago ou cet acarien (*Pyemotes herfsi*) dont « le mâle vit sur le dos des femelle, qui sortent directement de la mère » ou cet acarien sans organe excréteurs ou... la liste est interminable, vu qu'il y a au moins un million d'espèces parmi les arthropodes. (J'ai écrit « pantois » mais c'est bien plus corporel : je viens d'écrire le mot « acarien » et je me gratte comme si une armée d'acariens s'était jetée sur moi.)

La langue

« Mais, on n'a jamais eu autant de chiens ! » Il est vrai. Les chiens sont nombreux en ville, ils acceptent facilement de vivre une *vie de chien*. Ça fait tellement longtemps qu'ils nous côtoient ! Mais les chiens sont des chiens de compagnie ou de plaisir — d'agrément disait-on autrefois, quand on avait aussi les chiens de manchon. Maintenant on en fait nos psy et nos amants. Ils vivent à l'ombre de notre souffrance, *nom d'un chien* ! Mieux vaut *se donner un mal de chien* dans *cette chienne de vie* que de se faire baiser par une chienne qui *a du chien*. Ils vivent dans notre langage parce qu'ils vivaient jadis dans le monde avec les paysans, et d'où voulez-vous que le langage naisse sinon de la vie en commun ? Pour des dizaines d'expressions avec les mots « vache », « âne », etc., qui disparaîtront suite à la disparition des vaches et des ânes⁴, d'autres naîtront autour des machines, des chiens et des chats qui, comme nous, s'adaptent très bien à la ville. Chiens et chats nous permettront donc d'inventer de nouvelles expressions imagées⁵ avant que les vieilles soient complètement incompréhensibles.

⁴ Les mots ont beaucoup plus d'inertie que les choses matérielles.

⁵ Dans *Le bouquet des expressions imagées* de Claude Duneton (Seuil, 1990) j'ai compté : 124 expressions avec « chien » dont 3 avec « chienne », 116 avec « vache » et annexes (bœufs, veaux et taureaux), 79 avec « cheval » et dérivés (jument, hongre), 65 cochons, 64 loups, 63 mouches, 59 ânes, 54 poules... Comme on le voit, le fidèle ami de l'homme est en tête (mais presque toujours dans des expressions péjoratives), mais il est suivi de très près par les animaux de la ferme ou qui mettent en danger la ferme (les loups). Et le chat, cet autre animal qui comme le chien semble bien s'adapter à la ville ? Le chat est en dix-huitième position (après les souris, les vers, les chèvres, les renards...). Rien d'étonnant : le chat n'est pas un animal social comme le chien, ni utile comme la vache ou le cheval, ni dangereux comme le loup. Il est un animal de luxe. Aristocratique.

Comment pourra-t-il encore *faire un temps à ne pas mettre un chien dehors*, si les chiens sortent seulement pour leur petite promenade ? Pourquoi continuer à dire *avoir un chien pour un homme* ? Ne faudrait-il pas passer à *avoir un homme pour chien* ? Que dire d'*entre chien et loup* quand les lumières de la ville s'allument avant la tombée du jour ? Et, *être amoureux comme un chien d'un bâton* veut-il encore dire quelque chose quand les seuls bâtons que les chiens connaissent sont ceux que leurs maîtres leur lancent pour les faire *se déguiser en cerf* ? Et *mourir comme un chien* ? Cette expression n'a plus aucun sens : qui n'aimerait pas *mourir comme un chien* caressé par une maîtresse qui *pleure comme une vache*⁶ ? Et qui comprend encore ce que veut dire *ne pas valoir les quatre fers d'un chien*, sinon ceux qui continuent à voir des chevaux dans les manèges propres ?

Les expressions changeront non seulement parce qu'il y a des animaux qu'on ne connaîtra plus (sinon dans les livres et dans les documentaires animaliers ; mais les documentaires sur les lions, les ours, les tigres ou les gorilles sont tellement plus intéressants que ceux sur les ânes, les vaches et les chèvres, que les animaux qui ont partagé quelques milliers d'années avec les hommes recevront toujours moins d'attention et se réduiront à des « entrecôtes à la Bordelaise » ou des « canards à la bigarade ») mais aussi parce notre vie avec les animaux sera si différente que même en *ayant un chien d'esprit* on ne comprendra pas les expressions de nos ancêtres les bouseux. Prenons un proverbe comme « qui couche avec des chiens se lève avec des puces ». Pourra-t-il encore mettre en garde contre l'inconduite ou l'indignité⁷ ? Certainement pas.

⁶ Un peu plus vulgaire : pousser *des soupirs comme des pets de vache*.

⁷ Je ne crois pas que l'expression fasse référence aux *puces travailleuses* : gougnottes en posture de travail, et qui se donnent en spectacle aux clients

L'expression avait un tel sens parce que c'était l'humain (le pauvre, en l'occurrence) qui couchait par terre avec le chien. Maintenant que le chien couche dans le lit de sa maîtresse... *cette queue n'est pas de ce veau-là*⁸ à moins qu'on ne veuille *brider son cheval par la queue*.

Et ce « vachement » qui se généralise à partir des années 1960, pourquoi a-t-il eu un tel succès ? parce que le « vachement » qui signifiait « sournoisement » n'avait plus de sens ? Sans doute. Pour le citadin, la vache n'est plus qu'un animal paisible, mou... Le citadin, chanceux ! n'a jamais reçu un *coup en vache* en trayant ! Même *avoir la vache et le veau* n'est pas tout à fait évident. Ce qui en dit beaucoup sur les vaches, le mariage, les enfants, le sexe et nous.

Avec son parler par images, avec ses expressions imagées centrées autour des animaux, des outils de travail et du corps, le monde paysan transposait dans la langue ce qui faisait partie de son quotidien. Mais si notre quotidien s'éloigne des animaux, il ne s'éloigne pas pour autant de la vie des humains qui commencent à voir les animaux différemment ; à chercher en quoi ils sont différents, en quoi ils nous ressemblent ; à conceptualiser le rapport aux animaux. Et là, c'est certain, les animaux ne peuvent pas nous suivre sinon comme objets d'expérience ou comme jouets.

Le plaisir

Il faut avoir agité une baratte et avoir entendu l'épaississement du lait pour comprendre l'expression

d'un bordel. Mais, avec la langue, on ne sait jamais où on peut arriver.

⁸ Ç'a pas rap, comme on dit aujourd'hui.

*aller au beurre*⁹. Les barattes manuelles, ce n'est pas si loin que cela : cinquante ans ? Au maximum. Elles étaient dans toutes les maisons paysannes, riches d'au moins une vache, et elles permettaient aux adolescents de regarder les plus petits avec l'air de ceux qui n'ont *chassé que de vieux loups* et les plus vieux avec un sourire entendu (*on est amis comme des cochons*, hein !). Et la grand-mère, en hochant la tête, d'un air de vouloir dire *plus ils vieillissent et plus ils deviennent ânes*, dire aux petits, d'un ton quelque peu mystérieux, qu'*à laver la tête d'un âne, on n'y perd que la lessive.* » Et à nouveau le sourire niais des adolescents qui s'alternaient au baraton.

L'âne. Ah l'âne ! Il n'est pas âne pour rien.

Fini de baratter, ils couraient derrière l'étable où l'âne somnolait sous une couche de mouches. Ils lui caressaient le sexe avec des branches de hêtre et lentement l'énorme manche allait faire la cinquième patte pendant que les braiments réveillaient le grand-père : « je vais vous faire passer la fièvre de veau ! Ce qu'on vous enseigne à l'école ne vaut pas un pet de lapin ! » Et voilà que les plus grands disparaissaient laissant comme seule trace les deux petits qui n'y comprenaient rien, ni à l'âne ni aux hurlements de grand-papa.

Le taureau. Ah le taureau ! Il n'est pas taureau pour rien.

Il était noir et laid avec ses petites cornes et son museau trop large. Le grand-père ne voulait pas que les enfants l'accompagnent quand les vaches étaient en chaleur. « Elles deviennent folles. Elles ne savent plus ce qu'elle font. Elles sautent sur n'importe qui. », disait-il. Le taureau aussi. Mais lui, il était toujours attaché. Et la vache on la coinçait entre deux poutres. Et elle gémissait. Un peu comme la

⁹ Le mot « beurre » apparaît 26 fois dans *Le bouquet des expressions imagées*.

tante quand l'oncle rentrait de la Suisse. Il arrivait qu'on voyait. Pas souvent. Beaucoup d'agitation, surtout Pieron, le patron du taureau. Pas beaucoup de plaisir, pour la vache. Le taureau, lui il avait l'air content. Ça doit être ça le plaisir des animaux. Certaines vaches y allaient plusieurs fois. Est-ce qu'elles aimaient ça ? Vaches taurelières qu'on les appelait. Après trois ou quatre tentatives on les tuait. Ça ne sert à rien une vache sans veau. On ne les garde pas pour leur plaisir !

La vache. Ah la vache ! Elle n'est pas vache pour rien.

Elle faisait la moue quand il entrait. Elle levait légèrement la queue, très peu. Un petit signe pour lui. Il la caressait. Longtemps. Elle allongeait le cou et ronronnait, comme un chat. Puis un peu plus fort. Elle geignait. Elle s'agitait toujours plus, elle cambrait les reins. Toujours plus. Elle se tournait et levait la tête, comme un loup, pour le remercier. Des hoquets, du derrière et puis elle se laissait glisser sur les feuilles. Son regard mélancolique le remerciait. Et le grand-père, le soir, autour du foyer où une pauvre braise, depuis au moins une heure, s'efforçait de ne pas s'éteindre : « Depuis quelques jours Delphine est étrange. C'est comme si elle était toujours contente, même quand on va dans l'herbe qu'elle n'aime pas. » Il commençait à comprendre quelque chose, le petit. Confusément. Que certaines parties du corps rendent heureux. Tous les animaux. Pas seulement les humains. Pas seulement les mâles.

Ni la vache, ni le taureau, ni l'âne non plus n'avaient besoin de parler. Leurs expressions et leurs gémissements disaient tout ce qu'il y avait à dire. Comme les humains, quand le plaisir les absorbe. Si une différence existe entre les animaux non humains et nous, elle n'est certainement pas dans les registres du plaisir. Ni dans celui de la communication du plaisir. Bien sûr, elle est dans la parole.

Quelle parole ?

Probablement seulement la parole vide des humains non animaux, des humains sans corps. Celle qui donne le langage conceptuel, le langage qui manque aux animaux et qui, heureusement, manque souvent aux humains aussi : quand ils souffrent, quand ils jouissent, quand ils agissent.

L'autre parole, la poétique, n'est pas l'apanage des humains. Mais ceci nous mènerait vers des forêts où l'on *tiendrait le loup par les oreilles*.

À la recherche d'un fond commun perdu

Nous sommes l'espèce animale la plus évoluée de la Terre. Voilà comment, souvent, on pose la différence entre les humains et les autres animaux. Une simple question de degré, sur l'échelle de l'évolution. Mais les échelles ne sont pas très solides et sont souvent dangereuses. On peut les déplacer où l'on veut et pour monter où bon nous semble. Il est difficile de penser les hommes comme les plus « évolués », à moins de penser l'évolution en termes religieux — pauvre Darwin, il doit *prendre la chèvre* dans les jardins du paradis ! Mais, cette définition est rassurante. On veut bien avoir une certaine parenté avec les bonobos mais pas avec les blattes... les blattes n'ont pas fait de progrès depuis la nuit des temps. Plus on est proche des humains et plus on est évolué, c'est-à-dire proche des humains. Les rois du raisonnement conceptuel ne se gênent pas toujours avec les définitions circulaires ! La catégorie de l'évolution comme progrès a eu tellement de succès qu'on l'a allègrement appliquée aussi à l'intérieur de l'espèce humaine, avec des conséquences pas toujours agréables — pour les plus « évolués » non plus.

On peut aussi caractériser l'homme et donc fixer les différences en le définissant comme *Homo faber* : fabri-

cant d'outils. La technique comme ce qui nous sépare des autres animaux. Une autre encore est de dire que l'homme est l'animal doté de langage ou de pensée (c'est de là que vient *Homo sapiens*). Ces trois définitions sont assez étroitement liées pour pouvoir n'en faire qu'une : l'homme est l'animal capable de projeter dans le futur les expériences passées et, pour réduire la souffrance et augmenter le plaisir, il invente des outils. Un peu trop général car plaisir et souffrance sont des concepts tellement... des concepts ? La souffrance est peut-être un concept, même un concept très difficile à définir, mais quand elle nous a, on la reconnaît tout de suite. On ne se trompe pas. Et c'est certainement la même chose pour tous les animaux. Comment fait-on pour le savoir ? Il suffit de les observer. De la vache à la fourmi, les animaux *sauvent leurs valises* dès qu'ils ont mal (pour moi est inoubliable le désarroi des fourmis que ma tante ébouillançait avec un plaisir copieux comme sa gorge). Donc, avec ou sans la technique, les êtres vivants fuient la souffrance et c'est là-dessus que les animalistes fondent leur défense des animaux.

C'est bien. Mais il y a quelque chose de plaignard et de walt-disneyen là dedans. Il me semble que soit ce n'est pas assez, soit c'est trop. Pas assez parce que c'est une vision timide et trop défensive de la vie. Trop parce que la souffrance ne peut pas être rayée. La gazelle souffrira toujours quand les dents du léopard lui serrent la gorge, tout comme la poule quand les ciseaux trancheront son cou...

Le léopard, comme l'homme, fait souffrir ses victimes pour son plaisir aussi, ce qui permet de comprendre. Mais, quand l'homme fait des victimes par justice, parce que Dieu (cette invention que les animaux n'ont pas eu la faiblesse de créer) le veut ou parce que la rai-

son politique le dicte alors il n'y a plus rien à comprendre sinon que la raison tourne complètement à vide dans des concepts évidés.

Ce qui suit

Il y a de tout dans ce qui suit. Des textes littéraires où l'animal et l'humain évitent les ronces, avec les mêmes mouvements immémoriaux ; d'autres, qui sans renoncer à une saveur littéraire, collent aux panneaux de la vie des affiches politiques ; d'autres encore qui ne craignent pas de rester dans l'engagement pur.

Il y en a des philosophiques, où les mots clefs de l'humanité essayent les portes de l'animalité. D'autres, petits tableaux écrits, jettent des tâches de lumière souriante.

Il y en a qui donnent la parole aux animaux et d'autres qui prennent la parole pour eux. Il y a même un glossaire et une bibliographie, classiques dans la forme mais excentriques dans le contenu.

Ce qui suit le dossier oscille, comme le dossier, entre le littéraire, le philosophique et le politique — comme il se doit dans une revue, depuis quelques mois dans la vingtaine, et que les certitudes n'ont pas encore bridée.